



Rire et résistance. Humour sous le IIIe Reich, Paris, 2013

Pascal Montlahuc, Florent Piton

► **To cite this version:**

Pascal Montlahuc, Florent Piton. Rire et résistance. Humour sous le IIIe Reich, Paris, 2013. Encyclo. Revue de l'école doctorale ED 382, Université Sorbonne Paris Cité, 2014, p.171-176. hal-01017907

HAL Id: hal-01017907

<https://hal-univ-paris.archives-ouvertes.fr/hal-01017907>

Submitted on 3 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

PASCAL MONTLAHUC* - FLORENT PITON**

RUDOLPH HERZOG,
RIRE ET RÉSISTANCE. HUMOUR SOUS LE III^e REICH,
PARIS, MICHALON, 2013 (TRAD. ROBERT DARQUENNE)

Longtemps délaissé comme thème scientifique car jugé peu sérieux, le thème de l'humour politique est aujourd'hui de plus en plus étudié et reste très apprécié du grand public. Le livre de Rudolph Herzog (désormais R.H.), doté d'une couverture originale (un singe faisant le salut nazi), s'intègre dans ce renouveau des études consacrées à l'humour comme angle d'approche politique et social d'une époque qui en paraît, ici, *a posteriori*, dépourvue. L'auteur est un réalisateur à qui l'on doit notamment le documentaire à succès intitulé *Laughing With Hitler* (2007), dont le présent livre est le prolongement. Il propose ici d'étudier, à travers sept grands chapitres, le rôle joué par l'humour comme instrument d'une possible résistance face à l'avènement du régime nazi, à l'oppression quotidienne des populations notamment juives, aux mauvaises nouvelles de la guerre et, enfin, au processus d'extermination. Cet ouvrage, traduit en anglais, italien et même chinois, est un incontestable succès de librairie qui a par ailleurs fait l'objet de comptes rendus souvent élogieux de la part de nombreux journaux, comme *Der Spiegel* ou *The Times*.

Avant d'entrer plus avant dans le cœur des thèses de cet ouvrage, qu'il nous soit toutefois permis de formuler quelques critiques. On ne peut que louer l'ambition de l'auteur de vouloir périodiser finement ce phénomène difficilement perceptible et analysable qu'est l'humour politique, mais on peut regretter, dans un premier chapitre introductif, une évocation trop rapide des sources utilisées. Cette première étape de réflexion stimulante est, de plus, gâchée par des formules rapides et historiquement discutables qui reviennent tout au long de l'ouvrage. Röhm est ainsi qualifié de « vieux soudard stupide » à la tête d'une armée « faites de brutes mal dégrossies, profondément frustrées » (p. 100) ; Goebbels est « l'antisémite en chef » (p. 105) et Hitler est un « braillard à la moustache en brosse à dents » (p. 277). Ce ton peut s'expliquer par la volonté louable de toucher un lectorat de non-spécialistes, auquel l'ouvrage est plutôt adressé. Plus importantes encore sont les appro-

* Université Paris Diderot - Paris 7.
Laboratoire ANHIMA

** Université Paris Diderot - Paris 7.
Laboratoire CESSMA

ximations de fond, que le deuxième chapitre, traitant de la naissance de l'humour politique et de son émergence avant le XIX^e siècle, tend à concentrer, accumulant les maladroites historiques et méthodologiques. Ainsi, selon l'auteur, cela « n'a aucune importance » que l'humour politique soit considéré dans l'histoire comme un blasphème ou comme un crime de « lèse-majesté » (p. 22). Cette phrase est pour le moins discutable, car l'une des clés de compréhension de l'humour politique réside dans l'analyse du statut de la cible, en l'occurrence ici le monarque ou l'aristocratie, puis dans l'étude de l'arsenal juridique, politique ou encore symbolique dont cette cible disposait pour réprimer ou accepter l'attaque. Il faut donc se garder, sur le thème de l'humour, de formules expéditives, comme celle p. 24 :

Ce type de moquerie – concernant l'empereur romain et les hommes politiques – se retrouve aussi bien dans l'Antiquité classique qu'au Moyen Âge et à l'époque moderne.

R.H. s'empêche ici de penser les évolutions chronologiques qui caractérisent l'expression et les buts de l'humour politique entre l'Antiquité et le XIX^e siècle. On s'étonne également d'affirmations péremptoires, comme lorsqu'il évoque les écrits de Grimmelshausen (1669) comme la « première œuvre littéraire majeure après l'Apocalypse » (p. 25). L'auteur semble toutefois mieux documenté en ce qui concerne l'époque du Reich, abordée de nouveau au chapitre III. Consacré à la phase de prise de pouvoir, ce chapitre souffre parfois d'un manque d'analyse et de prise de hauteur. Il s'en dégage une impression de dispersion de la démonstration mêlant, sous un même chapitre chronologique, les plaisanteries contre les dignitaires nazis, l'humour des cabaretiers, des acteurs, etc., et ce sans fil directeur toujours clairement exprimé. On peut enfin déplorer une bibliographie assez maigre (p. 281-286), « compensée » par la présence de caricatures du temps, contre Hitler ou contre les populations juives, réunies aux p. 135-143. Ajoutons enfin que l'apport documentaire reste, somme toute, assez léger, presque toutes les plaisanteries citées provenant d'autres ouvrages déjà édités en langue allemande.

Ces menues remarques ne doivent toutefois pas décourager la lecture de cet ouvrage stimulant, même si les pages consacrées aux événements sont bien plus nombreuses que celles passées à discuter le recours, à analyser la structure ou encore à mesurer l'impact de l'humour politique. L'auteur propose néanmoins une chronologie séduisante afin de périodiser la morphologie de l'humour sous le III^e Reich. Selon lui, l'opinion publique étant majoritairement satisfaite de la classe politique nazie avant le début de la guerre, les plaisanteries se révélaient par conséquent inoffensives. L'entrée en guerre et le tournant de Stalingrad eurent toutefois pour conséquence l'avènement d'un humour noir, où « la niaiserie fit place au sarcasme pur » (p. 19). La volonté affichée de R.H. de replacer l'humour dans le contexte social et politique de l'époque et de dégager des évolutions chronologiques est bienvenue même si, de l'aveu de l'auteur, on ne peut pas toujours « dire exactement quelles répercussions eut le changement de climat politique sur l'humour politique » (p. 89). Ainsi, pour la clarté du compte-rendu, nous avons choisi de regrouper les thèmes généraux présents

dans l'ouvrage, afin d'aborder le problème de fond de l'humour politique sous le III^e Reich, parfois sacrifié par l'auteur au profit d'une approche chronologique et événementielle plus « classique ». En effet, si cet ouvrage aurait pu être l'occasion d'une réflexion plus aboutie sur l'humour politique en soi, il propose plutôt une histoire du III^e Reich illustrée par l'humour.

Émerge ainsi d'abord l'idée selon laquelle ceux qui se riaient du *Führer* et de sa politique dans les premières années de son accession au pouvoir n'étaient que peu souvent des adversaires politiques sérieux. L'humour était ainsi plutôt « un éclat de rire libérateur » (p. 13). Dans cette logique, l'humour est aussi l'arme du faible, une idée que l'on retrouve dans l'analyse de l'humour juif. Ce dernier fustigeait les réformes antisémites, entérinant une impuissance manifeste marquée par de nombreux exils, notamment de comiques. Certains allèrent ainsi jusqu'à New York pour faire vivre leurs spectacles de cabarets qui brocardaient l'actualité avec humour, comme le *Pfeffermühle* qui « exerça la plus grande influence pendant les années nationales-socialistes » (p. 122). Dans la même logique, le chapitre VI explore les liens entre les massacres des populations juives et l'humour. L'auteur y rapporte des traits émanant de juifs allemands, conscients du sort qui les attendait. Nombre de ces plaisanteries étaient alors destinées à se donner du courage, et ce jusque dans les baraquements des camps de la mort. Pour illustrer cette assertion, R.H. retrace le parcours de deux comiques juifs, dont Fr. Grünbaum, traqué en Autriche en 1938 puis interné à Dachau, divertissant ses compagnons d'infortune, devenu le comique attitré des SS qui, s'il ne remportait pas l'adhésion de son sinistre public, était passé à tabac. L'autre exemple est celui de K. Geron, qui mit sur pied, en contexte carcéral, le cabaret *Das Karussell* et que les SS forcèrent à réaliser une comédie musicale sur la supposée douce vie du camp de Theresienstadt. Tous deux périrent dans les camps de la mort. Ainsi, l'humour serait le langage du désespoir, traduisant un désarroi politique évident. L'idée n'est pas dénuée de vérité philosophique et historique, mais on peut regretter sa formulation systématique. En effet, l'humour « libérateur » pouvait s'accompagner d'actions « de résistance » plus directes ou concrètes, notamment avant la guerre de 1939. Les deux phénomènes (humour et résistance) peuvent ainsi parfois se renforcer l'un l'autre. L'humour peut ouvrir la voie vers une prise de conscience qui eut d'ailleurs bien lieu dès les premières années du régime national-socialiste. Le problème est bien abordé au chapitre III, qui décrit l'arrivée au pouvoir des nazis et les critiques, formulées via l'humour, que cela a pu susciter. Le point fort de la démonstration est ici de montrer que les traits d'humour sont souvent d'une très grande proximité chronologique avec les événements qu'ils raillent, qu'ils témoignent d'une connaissance assez fine du contexte politique et qu'ils se diffusent très rapidement dans la population (« Mais papa, qui a incendié le Reichstag ? Là-dessus, le père, sèchement : « *Ess, ess* (SS), mange, mange, et ne pose plus de questions », p. 58).

Les plaisanteries réunies dans cet ouvrage sont ainsi autant de preuves, au service de l'auteur, pour attaquer frontalement et de manière véhémement

les partisans de la thèse de l'ignorance de l'existence du danger nazi et de la mise en place des camps de la mort. Elles montrent également la possibilité, au moins dans les premières années du régime, d'une parole contestataire. Les dernières lignes de l'ouvrage rappellent que les Allemands étaient au courant du danger que représentait Hitler, puisque les caricatures sur le sujet étaient nombreuses dès avant la guerre. Dans cette optique, il aurait pu être bienvenu de préciser si l'on dispose d'éléments substantiels afin de dater plus finement chaque plaisanterie ou si certaines d'entre elles ne furent pas forgées *a posteriori*, une fois l'horreur globale de la mécanique nazie révélée de manière systématique. De même, dans cette volonté de recherche d'un humour « d'en bas », l'auteur décrit avec raison le monde des « plaisanteries chuchotées », des cabarets et des spectacles à l'humour acerbe. Cela permet de poser légitimement la question, pourtant trop peu abordée par R.H., de la véracité intrinsèque et du caractère « populaire » et anonyme de ces traits d'humour, difficilement répréhensibles. Au sujet de la répression, R.H. prend le contrepied de la pensée commune en affirmant qu'à la fin du régime nazi, les plaisanteries politiques se firent, étrangement, encore plus nombreuses qu'auparavant. Les témoignages d'époque contredisent ainsi l'idée fausse que chaque auteur de bons mots contre le régime nazi se voyait infliger la mort. On semble pourtant assister à un progressif raidissement consécutif à l'incendie du Reichstag (« Que valent les nouvelles blagues ? Trois mois à Dachau ») et Hitler n'acceptait que peu, lors de la marche à la guerre, les railleries à son sujet (« L'humour politique sera éradiqué, et ce de fond en comble », écrivit même Goebbels (p. 159)). L'auteur offre ainsi des exemples de comiques emprisonnés ou exécutés pour leurs bons mots (comme Fr. Mular), car accusés de concourir à l'affaiblissement de l'Allemagne, propageant, notamment à la fin de la guerre, une idéologie jugée « défaitiste » ou contraire à l'idéologie nationale-socialiste (il en va ainsi du curé J. Müller). Ce développement permet à l'auteur d'exprimer une idée, à notre avis, assez juste : « la thèse selon laquelle le rire était mortel sous le III^e Reich ne tient pas la route, du moins dans sa formulation traditionnelle : la menace ne résidait pas tant dans la blague racontée, que dans le prétexte recherché par les nazis pour se débarrasser d'un citoyen qui n'était pas en odeur de sainteté » (p. 209). Ainsi, si une blague pouvait constituer un délit mineur en 1933, elle pouvait être punie de mort en 1944. Enfin, les plaisanteries se firent, selon l'auteur, plus acerbes et plus noires, lorsque la défaite allemande devint inéluctable. Le *Volkssturm* (ultime « assaut du peuple ») fit par exemple l'objet de railleries répétées et violentes. L'humour fut donc omniprésent pendant les années du Reich et ne fit pas toujours, malgré les crispations du régime nazi, l'objet d'une répression immédiate (comme le cas de W. Finck l'illustre bien : muselé mais libre jusqu'au début de l'année 1939, il fut menacé d'emprisonnement et s'engagea comme volontaire de guerre). Ceci pour plusieurs raisons. D'abord, « la boutade obéit à une logique du désespoir » (p. 67) et les plaisanteries du début de l'époque nazie « ne peuvent guère être considérées comme des indices d'une attitude fondamentalement sceptique de la population allemande

vis-à-vis du régime (p. 74) ». Lorsque son autorité était raillée, la force nazie pouvait même parfois l'accepter, et certaines blagues purent avoir un effet stabilisateur sur le régime nazi, jugé alors respectueux des libertés. De manière plus pragmatique, les autorités nazies n'avaient pas les moyens de réprimer systématiquement le rire et de contrôler les « blagues chuchotées ». De plus, les radios étrangères (notamment la BBC) et le cinéma déployaient un véritable arsenal d'humour contre le Reich, qu'il était impossible pour l'Allemagne nazie de maîtriser. Les nazis décidèrent donc de l'utiliser à leur profit.

Ils avaient compris le danger que constituait l'humour politique pendant la guerre. S'ils ne surent que maladroitement utiliser l'humour politique (en témoigne l'échec des sketches *Tran und Helle*, dont le but était de policer la population, mais qui encouragèrent plutôt les systèmes interlopes), ils avaient vu quelle arme de propagande il pouvait constituer. On assista ainsi, après 1933 et surtout après 1935, à un glissement. L'humour allemand se fit de plus en plus vindicatif contre les juifs et « la frontière était mince entre boutades innocentes et blagues diffamatoires, pleines de ressentiment » (p. 125). Des « blagues nazies » voyaient le jour. À l'attaque contre « le Juif » se joignaient la conscience de la supériorité du peuple allemand et la vénération de la *Wehrmacht*. L'humour de l'époque fixait ainsi les éléments clés de la propagande nazie et les diffusait, sous couvert de films et spectacles faussement inoffensifs et humoristiques. L'historien K. Kreimeier parle alors de « publicité pour la mort » et, selon R.H., « le lien entre la vague de films antisémites et le génocide ne peut guère être nié (p. 151) ». Ce changement dans la physionomie de l'humour relèverait, selon l'auteur, d'un ensemble planifié visant à mettre l'humour au pas. Sa qualité intrinsèque était désormais jugée par rapport à ce qu'il apportait au régime. L'humour potache, mais utile, d'un W. Ferdl devint ainsi « populaire », à l'inverse de l'humour, de plus haut niveau mais idéologiquement « douteux », d'un K. Valentin. Les réalisateurs de films comiques furent subventionnés pour produire des « comédies d'une platitude difficilement égalable » (p. 145), conformes à la ligne idéologique du régime. L'humour « décrété d'en haut » était fade mais plaisait, servant à faire oublier l'oppression quotidienne. Si la démonstration est convaincante, on peut se demander si l'auteur ne va pas trop loin dans l'identification d'un plan préétabli par les nazis. Ne peut-on pas plus raisonnablement penser que les nazis ont adapté leur stratégie de communication politique au fil des événements, après avoir perçu l'utilité d'un humour vecteur de propagande ?

Dans les dernières pages, l'auteur propose une réflexion sur les années d'après-guerre et pose (trop brièvement toutefois) la question tant débattue : « Peut-on rire d'Hitler ? » *a posteriori*. À l'Allemagne d'après-guerre, où, selon l'auteur, « régnait une superficialité affligeante, où les Allemands portaient des œillères et où les grossièretés antisémites étaient toujours à l'ordre du jour » (p. 266) (phrase, là aussi, sans doute excessive) succédèrent les années 1960-1970, temps de mémoire nouveau, où rire d'Hitler était impossible, sauf à être au-delà du soupçon de banalisation de ce drame que fut la Shoah. Ce fut le cas du film précurseur *The Great Dictator* de Ch. Chaplin,

réalisé en 1940. Le film fit l'objet de menaces allemandes à sa sortie et fut par la suite célébré comme un brillant pamphlet anti-nazi, et ce malgré les déclarations médiatiques de Chaplin qui confia que jamais il n'aurait réalisé un tel film s'il avait eu connaissance de l'existence des camps de la mort. L'atmosphère sembla, par la suite, évoluer vers l'acceptation de l'image d'un « Führer ridicule », comme en témoigne le film *The Producers* (M. Brooks, 1968). L'humour concernant le Reich était accepté, mais demandait un numéro d'équilibriste constant, comme en témoigne l'échec de certains films ou séries accusés de banaliser l'Holocauste. Ainsi, le film *To Be or not to Be* d'E. Lubitsch (1942) connut un accueil très mitigé et fut accusé de minimiser la souffrance du peuple polonais. Il fallut, selon R.H., attendre le film de R. Begnini, *La vita è bella* (1997), faisant des camps de la mort le décor d'un conte tragi-comique qui esthétise l'approche de l'Holocauste, pour rendre enfin l'horreur regardable. Peut-on rire du III^e Reich ? Le succès variable des œuvres comiques d'après-guerre et l'empreinte laissée par les années nazies, jusqu'à notre époque, apportent une réponse qu'il faut, encore et toujours, s'efforcer d'approfondir et de nuancer.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

DOSSIER THÉMATIQUE : « ITINÉRAIRES SINGULIERS, IDENTITÉS PLURIELLES »

Émilie BALLON et Marie-Lise FIEYRE

Itinéraires singuliers, identités plurielles

IDENTITÉS, ALTÉRITÉS ET STRATÉGIES

Julie MARQUET

Le rôle des intermédiaires dans l'implantation coloniale française :
l'exemple de la famille de Tiruvengadam à Pondichéryau XVIII^e siècle

Aurélie PROM

Violeta Parra : voix singulière, identité collective et universelle

Lijuan WANG

De la petite à la grande patrie, la question de l'identification chez les élèves *Yi* et *Han* dans la préfecture des *Yi* de Liangshan (Sichuan) : asymétrie identitaire et effets de contexte

IDENTITÉS, GENRE ET REPRÉSENTATIONS

Ninon DUBOURG

Émasculations cléricales.
Itinéraires particuliers pour aborder l'identité du clerc émasculé (XII^e-XV^e siècle)

Alejandro MARTINEZ

Anthropologie, genre et photographie.
La « Mission scientifique française en Amérique du sud » et l'image de la « femme indigène »

Yen-Hsiu CHEN

Images et représentations des bisexuelles dans *Lesbia Magazine* des années 1980-1990

VARIA

Stéphane DENNERY

Les cordes métallisées d'instruments de musique, un exemple de circulation et d'innovation dans l'Europe du XVII^e siècle

RÉSUMÉS DE THÈSE

Anne-Claire MICHEL

La cour impériale sous l'empereur Claude 41-54 après J.-C.
Modalités et enjeux d'un lieu de pouvoir (2013)

Sven KÖDEL

L'Enquête Coquebert de Montbret (1806-1812) sur les langues et dialectes de France et la représentation de l'espace linguistique français sous le Premier Empire (2013)

Marie TOUBIN

Améliorer la résilience urbaine par un diagnostic collaboratif :
l'exemple des services urbains parisiens face à l'inondation (2014)

COMPTE RENDU DE LECTURE

Rudolf HERZOG

Rire et résistance. Humour sous le III^e Reich,
Paris, 2013 (Pascal MONTLAHUC et Florent PITON)

RÉSUMÉS, MOTS-CLÉS ET BIOGRAPHIES DES AUTEURS

